

Rhétorique et conversation dans les "Physiologies" littéraires du XIXe siècle

Strosetzki, Christoph

First published in:

Montandon, Alain (Ed.): *Savoir vivre I. Meyzieu* : Césura Lyon Edition, 1990, p. 135-152

ISBN: 2-905709-47-2

RHETORIQUE ET CONVERSATION DANS LES «PHYSIOLOGIES» LITTÉRAIRES DU XIX^eSIÈCLE.

L'on entendait par «Physiologie» un genre littéraire en vogue au XIX^e siècle et qui atteignit son apogée dans le courant des années 1841-1842. Les écrivains, auteurs de «physiologies», suivaient l'exemple de Buffon et de Cuvier, et, comme ceux-ci pour le domaine animal, ils prétendaient représenter le monde social des êtres humains dans ses différents aspects (1). C'est dans ce but que les auteurs de physiologies vont systématiser types et institutions, en distinguant genre et espèce, et attirer l'attention du lecteur sur les traits particuliers de chaque type, de chaque institution, grâce à des scènes ou dialogues caractéristiques ou bien à l'aide de descriptions légèrement satiriques. Tout comme le naturaliste, l'auteur d'une Physiologie se doit d'être un spécialiste en son domaine : «La spécialité prospère (...) vous êtes médecin. - Guérissez une maladie à la mode, celle-là seulement. Si vous pouvez en inventer une de votre façon, si petite qu'elle soit, vous ferez fortune. - Vos confrères qui guérissent tout, mangeront sangsues pour se nourrir» (2).

Ce sont bien ici déjà, comme le fera plus tard le naturalisme, les sciences naturelles que l'on veut imiter, à cause des succès qu'elles obtiennent : «Grâce à ces petits livres pétris de science et d'esprit, l'homme sera mieux classé, mieux divisé, mieux subdivisé que les animaux ses confrères. Chacun connaîtra : son origine, son espèce, sa famille, son genre».(3). L'objet annoncé dans le titre indique quel est le centre de chaque «Physiologie», centre à partir duquel l'auteur procédera, tant à une différenciation, qu'à une systématisation : «Une physiologie est un titre» (4). Il est important alors que ce titre présente un caractère de publicité : «Cela fait. Tout sera fait. Le volume entier est sur la première page» (5).

* Professeur à l'Université Heinrich-Heine (Düsseldorf)

Les Physiologies littéraires furent la plupart du temps publiées en petits volumes, dans deux maisons d'édition parisiennes, en format in 32; elles comprenaient en général 124 pages et étaient illustrées par des estampes de dessinateurs célèbres tels que Gavarni ou Daumier. Puisque la tâche première des auteurs de «physiologies» est d'abord de distraire, ils ne se prennent eux-mêmes pas trop au sérieux (6). Leur style journalistique, dont la lecture est aisée, ainsi que leur facilité à faire pénétrer leurs contemporains curieux dans la vie des autres, est la raison primordiale de leur succès : «Chacun croit reconnaître le portrait de son voisin et en rit. S'il se reconnaissait lui-même, il crierait au scandale» (7). C'est bien la joie qu'éprouve le lecteur à regarder l'autre, de haut, à se faire une idée de cet autre, à avoir à portée de la main un portrait de l'autre, à découvrir après l'évasion romantique, le monde social d'à présent, qui trouve son expression dans les «Physiologies», tout comme dans la préface de la «Comédie humaine» que Balzac avait composée en 1841, au moment même où la mode des Physiologies atteignit à son apogée (8). Inspirés de l'art de la photographie, qui était en essor, et stimulés par les progrès de l'imprimerie et de la presse, les auteurs de «Physiologies» veulent entreprendre l'inventaire de leur époque. Ils estiment celle-ci à sa juste valeur et la comparent au passé. C'est ce que nous allons démontrer, en prenant pour exemple, la conversation, les différents types de partenaires et les diverses situations qui y sont exposées.

La conversation courtoise, issue de la tradition des salons, telle qu'elle fut soignée tout particulièrement dans le courant du XVIIe siècle (9), n'était plus de rigueur dans un XIXe siècle portant l'empreinte de la bourgeoisie. C'est ce que regrettait Sophie Gay dans sa «Physiologie du ridicule» et dans ses «Salons célèbres» : «L'empire des salons a passé avec celui des femmes, et il nous serait bien difficile de donner à ce qu'on appelle aujourd'hui la jeune France une idée de l'influence que certains salons exerçaient autrefois sur les affaires d'Etat et le choix des ministres» (10). Il fallait remplir certaines conditions afin de pouvoir tenir salon : la maîtresse de maison, devait, grâce à son esprit et son caractère, rayonner de sa présence. Quant au maître de maison il fallait qu'il soit poli, nul ou absent. L'on consentait autrefois à rester chez soi, tandis que maintenant, il fallait aller chaque soir applaudir une nouvelle pièce de théâtre ou bien danser d'un bal à l'autre : «Eh bien, cet esclavage, qui consistait à recevoir quotidiennement et à entendre les plus spirituels

causeurs du monde, était peut-être moins dur à subir que nos plaisirs à la mode» (11).

L'auteur de la «Physiologie du Bourgeois» apporte bien les preuves de la disparition de la culture des salons (12). Il fait le portrait du bourgeois qu'il décrit en prenant pour point de départ, la naissance, l'éducation, la petite enfance, les opinions politiques et littéraires. L'aménagement de son dimanche, ses relations avec les artistes, sa vanité, son comportement à la campagne, son attitude en tant que juriste et ses relations sociales, viennent compléter le tableau de notre bourgeois. Sa maladresse en société est des plus grandes, lorsqu'il lui faut préparer un dîner. Bien avant l'arrivée des hôtes, c'est déjà le choix des invités, des mets, de la date et de l'heure de l'invitation ou la garde des enfants qui vont lui causer bien des maux de tête. Ainsi, pour le plus simple des dîners, lui faut-il au moins quinze jours de préparatifs. Il lui manque en tout et pour tout, cette négligence et cette aisance des nobles du XVII^e siècle. En revanche, c'est une vertu toute nouvelle qui va le caractériser : l'exactitude dans le devoir. «L'exactitude à remplir ses devoirs sociaux est l'une des qualités dominantes chez les bourgeois : les fêtes, les mariages, les baptêmes, les enterrements sont au nombre de ses occupations quotidiennes» (13). L'exactitude à remplir son devoir est donc, pour le bourgeois, plus importante que le divertissement.

Dans l'énumération des festivités auxquelles aime à s'adonner le bourgeois, il manque, il est vrai, l'habitude des salons. Le fait n'est guère étonnant puisque les intérêts du bourgeois ne sont pas compatibles avec ceux des mondains, bien que la noblesse cultivât encore la culture des salons, héritée du XVII^e siècle. Dans la «Physiologie du provincial à Paris», cette situation est décrite dans toute son évidence. Un invité venant de la province, aimerait donc, après avoir visité les monuments de la capitale, connaître les moeurs de ses habitants, il est alors introduit dans une «réunion de femmes de lettres» (14) : «Avec quelle émotion il entre dans ce salon habité par les rayonnantes fées (...) Il risque un oeil sur le cercle des muses (...). Une douzaine de femmes sèches, raides, (...) sont là rangées en guirlande, Muses de trente à cinquante ans, Muses en lunettes, muses à tabatières» (15). La seule leçon que notre visiteur tire de cet évènement est que : «Les femmes ne font des vers que lorsqu'on ne leur en fait pas, elles ne composent des romans que lorsqu'il leur est

interdit de jouer un beau rôle dans les tendres et charmantes réalités de la vie» (16).

Au XXe siècle, c'est bien plutôt une «alliance constante de la vanité avec la présomption ridicule» (17), qui fait d'une pédante, une Sévigné. C'est en tout cas l'avis de l'auteur de la «Physiologie du ridicule» qui pose la question de l'actualité de la bienséance dans les rapports sociaux. Il est vrai que dans les «philosophies du boudoir», le ridicule est considéré comme le pire des maux (18). La chose semble cependant susceptible d'être corrigée si l'on songe aux avantages qu'obtient celui qui s'expose alors au ridicule. A l'opposé de celui qui se conforme aux règles de la bienséance, il peut jouir d'une attention toute particulière. Ainsi, grâce au ridicule, est-il possible de bénéficier des atouts qu'Erasmus de Rotterdam avait déjà concédé à la bêtise dans son «Eloge de la folie» : «Manières affectées, attitudes singulières, grands airs bourgeois, langage commun, parure exagérée, mots burlesques» sont, pour la femme, source de succès, «car ce qu'elle a d'étrange devant servir à la conversation de plusieurs jours, il faut l'avoir vue de près pour en pouvoir rire avec connaissance de cause» (19). Comme elle ne connaît pas la cause banale de sa popularité, son amour-propre ne s'en trouve pas ébranlé. Ainsi fait-elle figure d'attraction, à une époque où les sphères bourgeoises ont largement adopté les règles de la bienséance issues de la noblesse : «Les convenances ont tout envahi, et, sauf quelques manières, quelques locutions, dont le monde distingué se réserve encore l'usage, l'uniformité serait complète» (20).

Toutefois, certains types se distinguent de cette homogénéité grâce à un comportement hors du commun. Celui qui domine les autres dans la conversation, est le «lion». Il est défini en tant qu'individu «que la nature a doté d'un goût excentrique (...) qui porte des habits à la mode, ne parle que de chevaux, chiens et maîtresses, a des créanciers et dans sa poche quelques billets de mille francs» (21). La condition nécessaire à son train de vie, est un revenu d'au moins 40 000 livres de rente. Il se doit de connaître toutes Variétés de Paris, d'être membre du Jockey-Club, d'avoir un abonnement à l'opéra, de se mouvoir à l'extrême limite de la mode, de faire faire ses vêtements chez l'un des tailleurs les plus renommés, d'entretenir une actrice, et surtout de maîtriser avec perfection les arts d'agrément. Il est le résultat d'une anglomanie dont l'essor

coïncidait avec le retour des Bourbons datant de 1815 et d'une «mode qui réclamait la vie faschionable et l'oisiveté des salons» (22). Toutefois, c'est justement dans ce dandysme actuel que l'auteur de l'ouvrage distingue deux types : les exploiters, par exemple le Marquis sans nom, ou le financier sans argent et les exploités que sont les malheureux jeunes gens qui dépensent l'argent et quelquefois l'honneur de famille en élégante folie» (23).

Tout comme les formes de la communication, les relations sociales reposent, elles aussi, sur une base financière. La chose est évidente en bas, tout comme en haut de l'échelle sociale, et apparaît de la façon plus évidente dans les rapports de la concierge, ou portière, avec le propriétaire et les locataires : «Le propriétaire arrive, et quoique tout reluisse du haut en bas, la portière, prenant un petit air modeste, s'excuse de ce que Monsieur ne va pas trouver la maison aussi propre, aussi bien tenue qu'à l'ordinaire»(24). Les rapports entre la concierge et les locataires sont d'une autre nature, bien que fondés eux aussi sur l'intérêt : «Elle mesurera son estime pour vous sur le nombre de marches qui vous sépareront du sol : égard empressé pour le premier étage, force révérence pour le second, politesse pour le troisième, visage impassible et bouche close pour les autres, à moins que ce ne soit pour réclamer le prix d'un port de lettre» (25). Si cette attitude semble bien être, vis-à-vis des locataires une attitude loyale, elle est certainement, vis-à-vis du propriétaire, empreinte de dissimulation.

Quand et pourquoi la vérité fait-elle place à la vraisemblance ? Telle est la question que se pose l'auteur de la «Physiologie du blagueur». Par le terme de «blague», il entend une «narration emphatique et sans vérité; blagueur, dénonçant le coutumier du fait, s'intronisèrent dès lors dans le langage soldatesque, pour faire invasion plus tard dans la société». (26). Qui parle beaucoup fait vite figure de «blagueur» (27). Ainsi la question se pose-t-elle de savoir s'il existe des «blagueurs» de naissance. De toute façon, il existe des «blagueurs» par habitude et par système, comme par exemple l'avocat, le banquier ou le militaire. A ceux-ci viennent s'ajouter les «blagueurs» par nécessité, comme par exemple le journaliste, le marchand et le courtisan, en effet : «Ne faut-il pas qu'il blague pour soutenir son rôle» (28). Les «blagueurs» politiques se distinguent par leur «fanfaronnade», mensonge, hâblerie, exagération, ostentation,

vanterie, divagation, quolibet» (29). Ainsi l'ambassadeur ne peut-il atteindre à la grande considération dont il jouit que par sa diplomatie qui n'est autre que : «la plupart du temps une série de blagues plus ou moins filées» (30).

La joie que l'homme politique éprouve à parler en public est décrite avec force détails dans la «Physiologie du député» (31). Il est plus aisé pour un député de monter en chaire que de quitter celle-ci : «Ils ont fini déjà depuis longtemps, et ils continuent encore. - Que disent-ils ? - Rien ; ils articulent des mots, ils ressassent des phrases ; - ils ne veulent pas descendre de la tribune : ils faudra qu'ils en tombent» (32). Qui parle trop longtemps ressemble à : « l'écureuil qui croit courir et fait simplement tourner sa cage» (33). L'art de quitter la tribune mériterait un grand traité, rédigé par un grand maître. Le premier chapitre de ce traité examinerait : «la nécessité de n'y pas monter pour des riens» (34). L'homme politique est donc un «blagueur», non seulement dans la conversation, mais aussi dans la tribune de l'orateur. Certains types sont par conséquent, de par leur attitude dans le discours, plus particulièrement destinés à certaines professions. Mais d'autre part, il existe des professions qui conduisent à certaines attitudes dans le discours et ceci tout particulièrement si elles sont l'occasion, toujours renouvelée de situations typiques dans la conversation.

L'une de ces situations spécifiques consiste par exemple dans la délibération de plusieurs médecins qui se consultent sur la cas d'une maladie. Dans la «Physiologie du médecin» (35), l'auteur nous expose deux éventualités. Dans le premier cas, l'on invite le médecin de famille à choisir quatre spécialistes qu'il connaît bien et qui devront donner leur avis sur le malade. Leur entretien professionnel débute par un échange de paroles où celui à qui l'on demande son opinion désire céder le pas à un autre : «Je veux d'abord laisser parler M. Derbois. C'est notre ancien. Eh bien : Monsieur Derbois, qu'en pensez-vous ?» Et celui-ci de répondre : «Messieurs, je pense qu'il vaut au moins mille écus (...) C'est une des meilleures toiles de Watteau». Commentaire : «Toujours distrait, ce cher Derbois (...) Il ne songe qu'à ses tableaux. (...) Nous parlions du malade M. Rigaubert. « C'est alors que chacun veut céder le pas à l'autre afin d'opter pour l'opinion de celui-ci, jusqu'à ce que quelqu'un remarque en passant : «L'un de vous, Messieurs, voudrait-il

Physiologie
DE LA GRISETTE,

Par Louis Huart.

VIGNETTES

DE GAVARNI.



partager avec moi un coupon de loge aux Italiens pour cette saison ? «(36). En résumé, l'auteur de la *Physiologie* nous apprend que : «Au bout d'une demi-heure, les quatre médecins, après avoir parlé ainsi des Italiens, des agents de change, des ministres, des républicains, de la Reine d'Angleterre, des chapeaux Gibus, du nez «d'Alcide de Tousez», lèvent la séance». (37)

Enfin les médecins déclarent à la famille du malade que le médecin de famille avait établi un juste diagnostic, que la maladie était grave mais non fatale et que l'on s'était mis d'accord pour prescrire au malade, soixante sangsues. Le prix de la consultation est fixé à quatre-vingt francs (sans compter bien sûr les sangsues), et les médecins amis quittent la maison, non sans avoir prescrit à leur patient un sévère régime, pour s'en aller dîner copieusement, et trinquer à la santé de leur malade. Le déroulement de la conversation marie avec bonheur la description d'un type et la représentation scénique (38). L'auteur dénonce ici le manque de sérieux et de compétence des médecins de l'époque, et glisse vers la satire d'une consultation de spécialistes.

C'est dans un tout autre contexte, mais en une situation où la conversation est tout aussi stéréotypée, que les voyageurs d'une diligence s'entretiennent pour passer le temps. L'auteur de la «*Physiologie des diligences et des grandes routes*» indique quels sont les contacts sociaux qui voient le jour dans une diligence et comment se développent les rapports entre le cocher et les voyageurs (39). «Le postillon a toujours dans son sac d'interminables histoires qu'il débite entre un coup de fouet, un juron et une bouffée de tabac. Il est prétentieux et caustique, il ne manque pas quelquefois d'un certain esprit qui jette du charme et de l'intérêt dans ses anecdotes» (40). Pour ce faire, il connaît au mieux la chronique scandaleuse de sa ville et sait donner les informations qu'il faut sur chacun des habitants. La conversation des diligences est ponctuée par l'heure de la journée. La conversation matinale est plutôt traînante : «En diligence, les conversations qui précèdent le petit déjeuner sont d'habitude peu animées. Les fatigues de la nuit et le malaise qui suit presque toujours un mauvais sommeil, ne contribuent pas peu à cet état de calme, que l'on pourrait prendre pour du recueillement «(41). L'on a encore froid, l'on tousse, l'on demande l'heure, l'on se plaint de son voisin qui fume. La conversation prend un très lent départ. La

conversation du soir est toute autre. Les voyageurs ont alors repris leur place et le cocher est seul sur l'impériale : «En voyage, le soir est le sommet des discussions philosophiques, scientifiques et ennuyeuses. Le travail de la digestion et les appréhensions d'une mauvaise nuit peuvent seuls expliquer cette propension à la chicane.»(42) C'est alors que les propos peuvent être très divers : on passe de la politique du «Constitutionnel» à la philosophie de Voltaire, ou à l'examen d'un livre sur l'art culinaire chez les Patagons. Les discussions s'achèvent la plupart du temps par un calembour. La diligence offre donc bien un petit univers où l'on séjourne, un certain temps, en compagnie d'un cercle restreint de personnes qui sont dans les mêmes conditions.

Par contre, dans le café parisien du XIXe siècle, qu'il s'agisse d'un cabaret, d'une taverne, d'un marchand de vin, d'un café-spectacle, ou d'un café-restaurant, qu'il soit sur les Champs-Élysées ou ailleurs, le rythme de la conversation se fait plus fébrile. Dans la «Physiologie des cafés de Paris», l'on fait la distinction entre les différents moments de la journée et les différents emplacements des cafés, comme par exemple le Palais-Royal, les Boulevards etc. : «Chaque café (...) a sa moralité : il y a des cafés bêtes qu'on laisse bien tranquilles - des cafés qui, non contents d'être bêtes, sont encore méchants, révolutionnaires, hurleurs (...) Il y a des cafés de mauvaise vie, des cafés dorés comme un trône, des cafés riches comme des mandarins - et puis un petit nombre, des cafés propres élégants et modestement atournés, causant bien, causant spirituellement.»(43)

Tout café a un habitué qui, en tant que «Lion» décide de la tonalité de la conversation. C'est le «tyran de café» : «Sa voix est profondément gutturale, sa phrase brève, son verbe l'impératif ; le tyran d'un café en est le Dieu tutélaire (...). C'est lui qui fait boire la société, c'est lui qui l'égaie et par suite l'attire, c'est lui qui fait casser les bouteilles (...). C'est lui qui assigne son rôle à chacun» (44). Cette concision du verbe qui caractérise le langage du «tyran de café» domine également la conversation du lieu : «Les substantifs y ont seul droit de cité ; tout article, toute conjonction, tout verbe y est inexorablement proscrit ; mais en revanche il s'y fait une fabuleuse consommation du mot garçon : Garçon, demi-tasse ! - Garçon, absinthe ! - Garçon, comme hier ! - Garçon, carte !» (45) Une telle brièveté, ajoute l'auteur de cette «Physiologie», aurait pu réjouir l'oreille



Une lionne dans sa loge.

des Spartiates. Par contre le mot de César : «veni, vidi, vici», leur paraît être une «période à perte de vue». L'auteur de la «Physiologie» s'adresse avec véhémence aux députés, aux pairs de France, aux poètes, en leur disant : «Je désirerais que vous allassiez plus souvent au café, - vous y gagneriez, je vous jure, - nous aussi - et les cafetiers» (46). On se rencontre au café non seulement pour s'entretenir, on s'identifie aussi avec son café (47). Oui, celui-ci incarne même l'esprit du siècle : «Les représentants du siècle, se sont les cafés» (48).

L'esprit de cette époque bourgeoise du XIXe siècle ne se développe donc pas dans les entretiens de salon, mais dans la communication qui se fait dans les cafés. Le café est bien sûr préjudiciable à la culture de la conversation caractérisée par ce goût pour les lettres et cette finesse d'esprit qui s'étaient développée dans le courant du XVIIe siècle. Dès lors, comme l'auteur de la «Physiologie de l'esprit» l'explique, ce sont les valeurs matérielles qui dominent : «Un fait se passe sous nos yeux, c'est la tendance des esprits vers cette soif insatiable de fortune, de bien-être, de changement de position ; cet amour du jeu, des spéculations, et enfin ce culte ardent qu'on voue aux intérêts matériels. Tel est l'esprit de l'époque» (49). Et sceptique, l'auteur se demande si, dans ce contexte, «l'esprit» et «l'art de la parole» peuvent encore avoir une certaine valeur (5). L'on croit également que le développement de la technique n'est pas moins nuisible à celui des lettres : «La philosophie, les lettres et la poésie s'en vont, elles s'effraient du bruit de ces grandes locomotives, de ces hautes machines à vapeur. L'industrie devient la souveraine des temps modernes et la seule noblesse possible» (51). C'est non seulement à l'art de la conversation, mais aussi à la gaîté de la vie en société, que nuisent les préoccupations matérielles : «Qu'est devenue la bonne gaîté de nos pères ? On ne rit plus aujourd'hui ; au moment où l'on prend la fantaisie de rire, il vous vient à la pensée que l'on a cinquante actions au chemin de fer du Nord qui perdent deux cents francs par action» (52).

Avec cette insouciance de la vie en société du temps passé, c'est aussi la culture de la conversation et l'influence de la femme dans les salons qui ont disparu, un fait que l'auteur de la «Physiologie» est en droit de regretter (53). Bien sûr, la maîtrise de la rhétorique joue encore un grand rôle. Toutefois elle est moins la façon de faire une conversation enjouée (54), qu'un instrument au service d'intérêts matériels : «De nos jours la

rhétorique est fort utile : gens du monde, députés, artistes et industriels sont souvent appelés à en faire usage.» (53) Toutefois, il n'y a pas de doute, selon les physiologies, l'art de la conversation a bel et bien disparu : «On ne cause plus aujourd'hui. Chacun de nous est si vivement préoccupé de ses intérêts et de sa personne qu'il n'y a plus de conversation. Nos pères savaient mieux causer que nous ; on raconte les bons mots de nos pères, leurs traits d'esprit, de gaîté, de folie même ; on ne dit rien du temps présent (...). Pour savoir causer, il faut être oisif, posséder une imagination brillante, vivre en contact continu avec les gens d'esprit, courir à travers tous les événements de la ville, fréquenter les salons, les foyers de théâtre, s'enquérir de tout ce qu'il y a de nouveau et rendre ses impressions d'une manière spirituelle et imprévue» (56).

Avec la prospérité des salons et l'influence de la femme dans ces salons, c'est donc aussi la tradition de la conversation soignée qui disparaît. «Blagueur», «lion» et «tyran de café» sont bien la preuve vivante de comportements critiqués déjà dans les traités de conversation au XVII^e siècle. La conversation n'est plus dominée par la volonté de plaire à un prince pour obtenir la faveur de celui-ci. Comme le démontre l'auteur de la «Physiologie du député», avec l'abolition de la monarchie absolue, l'on assiste également à la disparition de cette rhétorique qui s'était épanouie au sein de la conversation. Lorsqu'il est question dans les «Physiologies» de la conversation, celle-ci se déroule non plus dans le monde aristocratique du salon ou de la cour, tels qu'ils étaient décrits dans les oeuvres des moralistes du XVII^e siècle, mais dans le café avec son agitation, dans la diligence avec les fatigues du voyage ou dans la chambre du malade lors de la consultation médicale, circonstances qui n'offrent pas bien sûr le cadre adéquat à l'épanouissement d'un entretien. Les protagonistes ne sont plus des courtisans, ni des beaux esprits, mais bien des bourgeois qui, accablés de soucis financiers, s'embarassent dans les enchevêtrements d'une causerie professionnelle et sérieuse. Déjà au XVII^e siècle la conversation sérieuse était aux antipodes de la conversation enjouée à laquelle on aspirait.

Il serait intéressant de savoir maintenant dans quelle mesure les «Physiologies» ont valeur de témoignage. Dans une certaine mesure, elles offrent bien le tableau de ce qui est universellement connu, du déjà vu. La question de savoir si la disparition de la conversation que leurs



Un M'sieu tres-bien.

auteurs constatent correspond bien à un tournant historique, reste ouverte. Car les «Physiologies», à l'opposé des nombreux traités de conversation moralistes du XVII^e siècle, n'ont aucune intention pédagogique, ni éthique, et n'ont donc aucun caractère normatif. Elles ne se veulent pas l'ébauche de la représentation idéale de valeurs, dont l'imitation est souhaitable, mais offrent, à partir d'une perspective non pas aristocratique, mais bourgeoise, l'image d'une réalité qui elle-même ressemble bien souvent à une caricature satirique. Le fait que la conversation apparaisse, dans les «Physiologies», sous un nouveau jour, découvrirait donc non seulement d'une transformation de circonstances réelles, mais aussi d'un changement de perspective, dû à l'existence de nouvelles classes sociales d'auteurs et de lecteurs et permettrait de conclure

finalement à une transformation au sein du genre de la littérature moraliste.

NOTES

(1) Anonyme, *Physiologie des Physiologies*, Paris 1841 : «Des progrès apportés à la civilisation par les physiologies» (p. 17)

«Messieurs Buffon et Cuvier ne s'étant occupés de l'homme que comme d'un bipède doué plus ou moins de raison, et privé de plume, suivent la belle définition de Platon : il était réservé aux physiologistes de découvrir, une à une, les différentes variétés de l'espèce humaine, au nombre desquelles nous mettons d'abord la variété de l'épicier et celle de l'homme de lettre.» (p. 17-18) ; les physiologies des années 1841-1842 se trouvent à la Bibliothèque Nationale, Paris, sous la cote Lib 6, 1 (et suiv.).

Pour la bibliographie cf. Lhéritier, André, «Les physiologies», in : *Etudes de presse*, 4e trimestre, 1957, p. 1-11 ; cf. aussi : Biesbrock, Hans Rüdiger van, *Die literarische Mode der Physiologen in Frankreich (1840-1842)*, Frankfurt a. M., Bern, Las Vegas 1978.

(2) *Physiologie des Physiologies*, p. 78_80 ; «Des hommes se sont rencontrés, qui se sont fait physiologistes, - seulement physiologistes, - et rien que physiologistes». (p. 82)

(3) *Physiologie des Physiologies*, p. 19 ; Chaque homme a sa place spécifique dans le système social : «Chaque homme aura sa case dans l'humanité». (p. 20).

(4) *Physiologie des Physiologies*, p. 96.

(5) *Physiologie des Physiologies*, p. 97.

(6) *Physiologie des Physiologies*, p. 43 ; «Physiologie. - Ce mot se compose de deux mots grecs, dont la signification est désormais celle-ci : volume in 18 ; composé de 124 pages, et d'un nombre illimité de vignettes, de cul-de-lampe, de sottises et de bavardage (logos) à l'usage des gens niais de leur nature (physis).»

(7) *Physiologie des Physiologies*, p. 54 ; Ainsi chacun espère-t-il pouvoir lire la physiologie de son voisin ou celle de son collègue : «Le médecin, celle du charlatan, l'avocat, celle du plaideur « (p. 54).

(8) Cf. Strosetzki, Christoph, *Balzacs Rhetorik und die Literatur der Physiologen*, Wiesbaden, Stuttgart 1985 (Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Academie des Wissenschaften und der Literatur 6, 1985).

(9) Strosetzki, Christoph, *Rhétorique de la conversation. Sa dimension littéraire et linguistique dans la société française du XVIIe siècle*, Paris, Seattle, Tübingen 1984 (Biblio 17)

(10) Gay, Sophie, *Salons célèbres*, Paris 1984, p. 1.

(11) Gay, Sophie, *Salons célèbres*, p. 4.

(12) Monnier, Henri, *Physiologie du Bourgeois*, Paris 1941.

(13) Monnier, Henri, *Physiologie du Bourgeois*, p. 119.

(14) Durant, Pierre, *Physiologie du provincial à Paris*, Paris, 1842, p.94.

(15) Durant, Pierre, *Physiologie du provincial à Paris*, p. 94.

(16) Durant, Pierre, *Physiologie du provincial à Paris*, p. 95.

(17) Gay, Sophie, *Physiologie du ridicule*, Paris 1864 (première édition 1833), p. 8

(18) Gay, Sophie, *Physiologie du ridicule*, p. 1.

(19) Gay, Sophie, *Physiologie du ridicule*, p. 4-5. Ce sont «les bons mots comiques, les agaceries provinciales, les vanités grotesques qui font le charme de la coquette ridicule. Comment celle-ci ne se croirait-elle pas l'oracle d'un salon, la reine d'une salle de spectacle, lorsqu'elle voit qu'on se porte en foule là où on a l'espoir de la voir, de l'entendre causer.» (p. 5)

(20) Gay, Sophie, *Physiologie du ridicule*, p. 21 :» On se rassemble entre marchands pour subir des concerts de famille, présidés par un artiste, où chaque jeune personne fournit son contingent de sonates ou de romances, tandis que leurs frères ou cousins se livrent froidement à toutes les chances d'une partie d'écarté». (p. 21)

(21) Derière Félix, *Physiologie du lion*, Paris 1842, p. 8.

(22) Derière Félix, *Physiologie du lion*, p. 14.

(23) Derière Felix, *Physiologie du lion*, p. 15-16.

(24) Rousseau, James, *Physiologie de la portière*, Paris 1841, p. 10.

(25) Rousseau, James, *Physiologie de la portière*, p. 14.

(26) Anonyme, *Physiologie du blagueur*, p. 14 : «Blague, propos de peu de valeur (comme une vessie vide), - mensonge, - fanfaronade. - Blaguer, dire des choses vaines ou fausses avec une assurance effrontée. - Blagueur, celui qui blague, hâbleur, babillard, fanfaron.» (p. 14) : «A l'aide de la parole, le blagueur arrive facilement à l'exagération ; et alors, par son fécond verbiage, il commence à vous révéler ce dont il est capable.» (p. 25)

(27) Anonyme, *Physiologie du blagueur*, p. 27 : «Toujours prompt à parler, il souffre de la nécessité de se taire».

(28) Anonyme, *Physiologie du blagueur*, p. 48 : «Le parasite prendrait-il sans cesse hypothèque sur le dîner de tel ou tel, s'il ne risquait pas un immense capital de récits plus ou moins divertissants ?» (p. 48) : «Enfin, y aurait-il tant de romanciers, d'amants heureux, de tireurs de quarante, de chevaliers d'industrie etc. etc., si tous n'avaient pris pour devise : La blague est désormais une nécessité.» (p. 48f)

(29) Anonyme, *Physiologie du blagueur*, p. 99.

(30) Anonyme, *Physiologie du blagueur*, p. 101 : «Les ambassadeurs étant

aux Etats ce que la langue est à l'homme, les mal juger serait offenser les Cours qui se les envoient dans la louable intention d'entretenir entre elles des relations d'amitié et de se surveiller réciproquement.»

(31) Bernard, P., *Physiologie du député*, Paris, 1841.

(32) Bernard, P., *Physiologie du député*, p. 24-25 : «Les orateurs ont au moins un prétexte pour rester là : Ils cherchent, ils attendent une péroraison ; patience ingrate, et à laquelle fait souvent défaut la patience de l'assemblée». (p. 25)

(33) Bernard, P., *Physiologie du député*, p. 25.

(34) Bernard, P., *Physiologie du député*, p. 25.

(35) Huart, Louis, *Physiologie du médecin*, Paris 1841.

(36) Huart, Louis, *Physiologie du médecin*, p. 34-35.

(37) Huart, Louis, *Physiologie du médecin*, p. 37.

(38) Cf. Ucelay Da Cal, Margarita, *Los espanoles pintados por si mismos (1843-1844)*, Mexico 1951, p. 62-64.

(39) Gourdon, Edouard, *Physiologie des diligences et des grandes routes*, Paris, 1842.

(40) Gourdon, Edouard, *Physiologie des diligences et des grandes routes*, p. 18 : «Il est mieux que personne au courant de la chronique scandaleuse de son village. Le maire, l'adjoint, le curé, passent à tour de rôle dans son crible, et n'en sortent que terriblement maculés.» (p. 19)

(41) Gourdon, Edouard, *Physiologie des diligences et des grandes routes*, p. 26 : «La conversation s'engage, entrecoupée et languissante, jusqu'à l'heure du premier repas, toujours attendu avec impatience.» (p.26-27)

(42) Gourdon, Edouard, *Physiologie des diligences et des grandes routes*, p.88.

(43) Anonyme, *Physiologies des cafés de Paris*, Paris, 1841, p. 92.

(44) Anonyme, *Physiologie des cafés de Paris*, p. 120.

(45) Anonyme, *Physiologie des cafés de Paris*, p. 122.

(46) Anonyme, *Physiologie des cafés de Paris*, p. 123.

(47) Anonyme, *Physiologie des cafés de Paris*, p. 134 et suiv. : «Le café est l'âme, l'esprit du monde comme le soleil en est la lampe et le calorifère naturels.» (p. 134).

(48) Anonyme, *Physiologies des cafés de Paris*, p. 93.

(49) Mériclet, A.G. de, *Physiologie de l'Esprit*, Paris 1848, p. III.

(50) Mériclet, A.G. de, *Physiologie de l'Esprit*, p. V : «De ce que les intérêts matériels prennent une si large place dans nos moeurs nouvelles, faut-il donc renoncer à la culture de l'intelligence ? Quelle est la valeur d'un homme qui n'a que de l'argent ? L'esprit, l'art de la parole n'ont-ils donc point aussi leur valeur ?

(51) Mériclet, A.G. de, *Physiologie de l'Esprit*, p. 3-4.

(52) Mériclet, A.G. de, *Physiologie de l'Esprit*, p. 32 : l'auteur est contre les «banquets réformistes» : «Quelle différence de ces banquets politiques à ces

banquets d'amis et de famille ! On restait longtemps à table, on y chantait le vin, l'amour et la gloire.» (p. 33) La chose est toute différente lorsqu'on doit écouter les «élucubrations politiques d'un orateur réformiste».

(53) Mériclet, A.G. de, *Physiologie de l'Esprit*, p. 34 : «Il me semble qu'une femme, causant dans un salon sur des sujets littéraires et philosophiques, est plus agréable qu'une femme jouant du whist ou au lansquenet». Ibid. : «Très peu osent aujourd'hui afficher ces prétentions à la science. Ce n'est qu'en petit comité, avec des amis, qu'on se livre à ces aimables causeries que la publicité mettrait en fuite.» L'époque de la galanterie et des salons était «l'époque de la véritable puissance des femmes, où elles régnèrent en souveraines.» (p. 160).

(54) Strosetzki, Christoph, *Rhétorique de la conversation*, p. 24-30.

(55) Mériclet A.G. de, *Physiologie de l'Esprit*, p. 265 : «La rhétorique est indispensable aux hommes du monde. Quelle est la valeur d'un homme du monde qui ne sait pas défendre une question d'économie politique, sociale ou de beaux-arts ?» (p. 264).

(56) Mériclet A.G. de, *Physiologie de l'Esprit*, p. 88.